

ses que d'illustres et d'obscurs pèlerins ont apportées depuis vingt ans à l'église de Lorette. Cette église possède encore un grand nombre de fondations dues à la piété des souverains catholiques. La France en a fourni une part considérable : aussi aurait-elle le droit d'en retenir à Lorette plusieurs aumônières ; mais à l'exception d'un ecclésiastique français qui vient d'y être envoyé récemment, ce sont des Italiens qui prient là pour la France. Des pénitenciers parlant les principales langues de l'Europe siègent toute la matinée sur leur sacré tribunal pour entendre les confessions des nombreux pèlerins. Ce concours d'hommes et de femmes de tous les pays, ces messes si solennellement chantées qui se succèdent jusqu'à midi, dans la sainte chapelle ou aux sanctuaires qui l'entourent, ce nombreux clergé, ces chanoines en soutane violette qui chantent toutes les heures de l'office, cette procession quotidienne qui se fait vers le soir autour de la maison sainte, tout donne à ce lieu divin un air de fête perpétuelle qui réjouit le cœur. Cet air joyeux d'une fête chrétienne se communique au-dehors. Le long des rues qui aboutissent à la place de l'Église, vous ne voyez que boutiques improvisées, couvertes de toiles comme des tentes, et toutes remplies d'objets de dévotion, de chapelets, de médailles, de reliques que cent voix diverses offrent en même temps au pèlerin qui passe. Tout cela me reportait aux doux souvenirs de mon enfance ; je me croyais revoir ces fêtes villageaises que j'aimais tant, les jours où en l'honneur du saint patron du lieu, nos grands parents nous conduisaient au village voisin, entendre la messe et le panégyrique du Bienheureux, et puis nous permettaient d'acheter un jouet ou quelque image de l'étalage du marchand forain ; heureuse simplicité de nos campagnes chrétiennes, charme naïf de nos solennités catholiques, j'étais heureux de vous retrouver, comme dans mon jeune âge, au bord de l'Adriatique, sur les riantes collines de l'Italie : il n'y avait pas jusqu'aux plaintives lamentations des pauvres mendiants échelonnés sur la route, avec leurs infirmités feintes et leurs misères trop réelles qui n'eussent l'air de prendre part à cette fête, sinon pour l'embellir, du moins pour en tirer profit, car il faut bien que tous le monde vive, et ici on aime à voir que la Madone fait vivre tout le monde.

Nous quittâmes Lorette avec regret. En descendant ses jolies collines, nos regards que ne pouvaient captiver, ni le magnifique aspect de l'Adriatique couverte de blanches voiles, ni celui des campagnes où brillait le vert tendre des moissons naissantes, ne charchaient qu'un seul objet l'église dont le dôme arrondi couvre le précieux trésor que nous venions de visiter. Nous primes notre chapelet, et ce jour-là, nous récitâmes avec plus de douceur et de piété, les prières pour lesquelles une touchante et nouvelle dévotion consacre à Marie chaque jour du mois de mai.

MARTYRE DES RELIGIEUSES POLONAISES.

Un de nos amis nous adresse le récit suivant, que nous nous empressons de publier :

« Le martyre des religieuses polonaises, dont l'*Univers* a donné l'épouvantable récit, a provoqué une manifestation touchante que nous sommes heureux de pouvoir raconter. Des jeunes gens, animés par un sentiment de foi profonde, ont eu la pensée d'offrir, au nom de la France catholique, à l'immortelle Pologne, l'hommage de leur admiration et de leur ineffable douleur ; et, sans bruit, sans éclat, sans invoquer le secours ni la publicité pour appeler leurs frères, ils sont convenus, dans un épanchement intime, de se rendre respectueusement auprès du prince Czartoryski, qui représente si bien sa noble et malheureuse patrie. Malgré le peu de retentissement donné à cette résolution subite, malgré l'absence de la jeunesse des écoles et de la plupart des catholiques qui habitent Paris à une autre époque de l'année, le nombre des pieux visiteurs s'est accru peu à peu ; et hier, à trois heures, les habitants de l'île Saint-Louis ont vu se presser, aux abords de l'hôtel Lambert, une foule paisible et grave de jeunes chrétiens appartenant aux diverses régions de la France.

« Les membres les plus illustres de l'émigration polonaise étaient réunis autour du prince, quand cette députation modeste, bien sûre de répondre aux vœux de la France catholique, est entrée en silence ; et la supérieure même des religieuses de Minsk, cette sainte femme que Dieu n'a pas voulu laisser mourir dans les tortures où ont péri ses sœurs, a été conduite par la princesse Czartoyaska au milieu de cette réunion de famille. L'assemblée toute entière était pénétrée de l'émotion la plus vive : la vénération et la douleur se peignaient sur tous les fronts. Enfin, un jeune homme a prononcé un discours que nous reproduisons, et le prince attendri a fait entendre à son tour de belles paroles dont nous essaierons au moins de donner une idée. Puis, ces hommes, ces jeunes gens se sont mêlés les uns aux autres avec cette familiarité douce, avec cette affection vraie que la religion seule produit, et le représentant de la Pologne exilée parlait à chacun d'eux comme un ami, comme un frère. Quelques-uns ont osé même s'approcher de la vénérable religieuse, qui porte encore la trace de ses longs tourments, et à qui la princesse Czartoryska était heureuse de servir d'interprète. Mais cette âme héroïque, qui retrace à nos yeux les martyrs des premiers siècles chrétiens, n'éprouvait, au milieu de ces hommages, d'autre sentiment que celui d'une sainte surprise. Depuis que les honneurs du triomphe ont succédé pour elle aux plus horribles outrages, elle s'étonne qu'on admire sa constance invincible ; elle trouve qu'elle a fait la chose la plus simple du monde en vouant à Dieu seul la gloire dont on l'entoure, elle envie le sort de ses sœurs qui sont mortes pour Jésus-Christ avant d'avoir pu recueillir les consolations de la terre.

« Ce jour ne sera pas perdu pour les catholiques de France. Au moment où ils ont eux-mêmes de si grands devoirs à remplir, au moment où ils voient tant de haines et tant d'efforts s'amasser contre leur foi ; au moment enfin où la génération qui s'élève apprend à n'avoir pour l'Église qu'un superbe mépris, l'image vivante du martyre, offerte à leurs regards, augmentera leur courage et leur fidélité. Ceux qui ont pris part à cette visite s'écoadent en enseignements diront à leurs frères que tout respirait, dans leur réunion, le désir de se montrer avant tout catholiques. On frémissait au souvenir de l'humanité outragée par la plus atroce barbarie ; mais le cœur ne s'arrêtait pas à cette pensée, trop souvent stérile, des lois de la nature et de l'humanité : il s'élevait jusqu'à la sainte Église, qui proclame et qui garde, en face de toutes les tyrannies, les droits de Dieu avec les droits de l'homme. On parlait de foi de prière ; on s'entretenait des choses immortelles et des choses du temps : chacun sentait qu'il avait près de lui des amis dévoués, parce qu'il voyait des enfants dociles de l'Église de Jésus-Christ.

« Et puis on songeait avec une émotion nouvelle que c'était une femme, une pauvre religieuse, qui venait ainsi du fond de l'Europe nous animer par sa présence au courage chrétien, nous faire comprendre que la foi est le plus précieux de tous les trésors, celui que nous devons garder à jamais, pour nous-mêmes et pour nos enfants, au prix de tous les sacrifices, au prix de notre tranquillité, de notre fortune, de notre réputation, de notre vie. On songeait que ce jour-là même était la fête de saint Denis, l'apôtre de la France, le premier évêque de Paris, dont le zèle fut couronné aussi par un martyre glorieux, et à qui une femme rendit les derniers honneurs. On pensait aux insultes que des bouches françaises ne craignent pas de vomir contre nos prêtres, contre nos mères et nos sœurs, contre nos religieuses ; et, en saluant cette douce et admirable victime, on se promettait au fond de son âme de mieux défendre désormais la faiblesse et la vertu, qui ont, autour de nous, comme aux régions lointaines, de nombreux ennemis.

« R. ADRIEN DE THURET, avocat. »

Voici maintenant le discours adressé au prince Czartoryski et la réponse qu'il y a faite :

Prince,

Nous venons vous exprimer, au nom de la jeunesse française, les sentiments d'une douloureuse sympathie. La Pologne opprimée souffre le double fléau de la persécution religieuse et politique. Des violences inouïes sont exercées contre des femmes, contre de pauvres religieuses que n'ont pu défendre, ni le respect dû à leur faiblesse, ni la sainteté de leur habit. Victimes de barbaries sans nom, enchaînées, frappées de coups, enfermées par un évêque apostat dans des couvents schismatiques, soumises aux tortures de la soif et de la faim, flagellées par les soldats russes, plongées dans l'eau glacée, ces saintes femmes ont préféré la mort à l'apostasie. Livrées aux brutalités les plus infâmes, elles ont payé de leur sang la pureté de leur honneur. Et, mutilées, noyées, écrasées sous des décombres, elles ont souffert un héroïque martyre.

Cependant Dieu, dans sa justice, a permis que quelques-unes d'entre elles, échappées aux supplices, pussent venir raconter au monde jusqu'où vont les fureurs d'une exécrable tyrannie, qui n'a même pas, comme les persécutions antiques, le prétexte de la légalité.

Prince, nous sommes venus à vous comme au représentant de la Pologne exilée, pour honorer dans votre illustre personne ces saintes et nobles victimes. Nous sommes venus protester au monde la justice contre la violence au nom de la liberté religieuse contre un odieux despotisme qui viole les droits de la conscience comme ceux des peuples.

Prince, nous venons unir nos vœux et nos prières aux vôtres pour invoquer le Dieu des nations. Ce Dieu vengeur n'a point abandonné la Pologne. Que tous les peuples indignés fassent un généreux appel à celui qui tient dans sa main les empires, et cette terre glorieuse que vient d'arroser le sang des martyrs aura bientôt des libérateurs.

Messieurs,

Je voudrais trouver des paroles qui pussent répondre dignement à celles que vous avez bien voulu m'adresser.

Les pensées, les sentiments que vous avez exprimés, leur généreuse manifestation, aussi imprévue pour moi qu'elle a été spontanée de votre part, et cette réunion nombreuse, qui en augmente le prix, tout cela me saisit et me touche profondément. Mais tout cela ne me surprend pas. Des jeunes cœurs, des cœurs français, pleins de foi et d'amour de la justice, pourraient-ils ne pas s'émouvoir au récit des douleurs toujours croissantes de ma patrie !

Vos généreuses et touchantes paroles retentiront dans tous les cœurs polonais ; elles adouciront plus d'une fois les douleurs de l'exil, et la douleur de ceux de nos frères qui, restés dans leurs tristes foyers, y vivent dans la terreur et les larmes. Les entraves multipliées de la tyrannie n'empêcheront pas ces paroles de pénétrer dans ma patrie. On les lira ; on se les répètera on bénira ceux dont elles ont exprimé les sentiments, et qui les ont dites avec tant de chaleur et de conviction.

Des paroles de gratitude fraternelle vous seront adressées de ces pays éloignés, mais que mille liens unissent à la France ; des vœux pour vous, Messieurs, d'ardentes prières se rencontreront devant Dieu avec les vôtres.

Je me crois réellement, comme vous me nommez, le représentant de mon pays, lorsqu'au nom de tous mes compatriotes, je vous exprime leur vive reconnaissance pour une protestation que vous n'avez pu retenir en apprenant les outrages inouïs faits à notre foi commune, à ses plus saints préceptes.